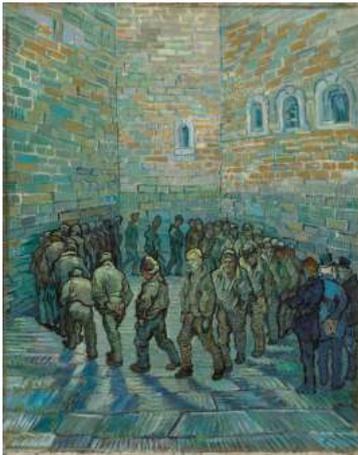


## Nait-on libre ou le devient-on ? *Proposition de correction*



On a toujours tendance, spontanément, à se croire libre. Accablé de contraintes, certes, mais, au fond, libre. La conscience de soi est spontanément confiance en sa propre liberté et conviction de n'être ni une brute soumise à l'instinct ni une pierre soumise aux lois de sa chute. Cette confiance répond d'ailleurs à une exigence universelle puisqu'on traite les êtres humains comme des sujets de responsabilité et d'obligation, et donc comme des êtres libres. Tout, autour du sujet, en restreignant sa liberté, la reconnaît en même temps : la morale, le droit et les lois, les engagements et les promesses. Paradoxalement, la liberté n'existe donc comme une évidence contrariée : elle est supposée, mais non fondée, reconnue mais non connue, constatée mais non déduite. On a l'impression d'être par essence des êtres libres, c'est-à-dire dépourvus d'essence, et en même temps nous passons notre existence à combattre ce qui nous gêne, nous empêche et nous entrave. La liberté est-elle alors ce qui nous définit (dans le paradoxe d'une non-définition) ou est-elle le résultat d'un combat existentiel continué ? Nous allons tenter de répondre ici à ces questions en montrant d'abord le caractère flottant de cette expérience quasi impossible, en interrogeant ensuite sa nature illusoire et en montrant enfin que si l'expérience de la liberté absolue est impossible, demeure la possibilité d'une expérience de la libération.

Devant renoncer à être une chose, l'homme est « *condamné à être libre* », comme le remarque Sartre. Intenable, à la fois poids et abîme, la liberté n'est pas définissable : elle est le vide qui insiste en la conscience, qui cherche à être mais n'est jamais. La liberté est donc angoisse de ce qui est absence radicale d'essence, fuite absolue de toute prise et de tout fondement sur lequel puissent reposer l'être et les valeurs, renvoi permanent à soi qui est échappement à soi. De là une aliénation originariaire de la liberté, de là la mauvaise foi ou l'esprit de sérieux, qui est cet effort pour être quelque chose, sur le mode compact de l'en-soi et de l'identité indiscutable à soi, pour s'identifier à ce que l'on croie être.

Dans la mesure où je suis un sujet, transcendant à toute détermination et à toute nécessité, la liberté est l'expérience d'un absolu en moi que je ne peux relativiser, pas même à un concept. Il est de la liberté même qu'il n'y ait pas de concept de la liberté. La liberté n'est pas plus définissable que je ne suis définissable : définir la liberté serait non pas l'affirmer, comme quand il s'agit d'un être-en-soi, mais la nier. Comme le disait Bergson, dans *Essai sur les données immédiates de la conscience*, « *toute définition de la liberté donne raison au déterminisme* ».

La liberté ne peut donc être qu'expérience, et expérience d'échappement, expérience qui par définition ne peut se posséder. Ma liberté, qui est mon rapport à moi-même, m'échappe comme je m'échappe à moi-même, et ne peut tomber sous un rapport ferme par lequel je puisse me l'approprier, la posséder par mon être et par ma pensée. La liberté est ainsi un mystère ; je ne peux en rendre raison ; elle est la source transcendante à ma raison dont précèdent mon être et ma pensée mais dont je ne peux remonter le courant. Ma liberté est donc fondamentalement séparée d'elle-même ; l'aliénation entre inévitablement dans son rapport à soi ; elle est inconnaissable, contradictoire et tragique. Inconnaissable, la liberté n'est donc plus vraiment réalisable. N'étant pas un être, elle ne peut devenir sans cesser d'être ; elle n'est qu'en n'étant pas. Etre, pour elle, serait se nier. Le sens de l'existence fait ainsi d'une certaine manière contresens envers lui-même : la liberté ne peut jamais être du monde puisqu'elle n'est liberté que parce qu'elle échappe au monde, puisqu'elle ne se présente au monde que comme absence.

Si elle est l'autre du monde, la liberté ne se comprend alors que dans l'opposition à la nécessité, et la liberté d'indifférence, renvoyant par définition à l'indéterminé, en constitue son fondement même. La liberté d'indifférence concerne une volonté indéterminée à choisir un parti plutôt qu'un autre. L'indifférence de la volonté la conduit à choisir arbitrairement et fait ainsi advenir, de façon contingente, une série de conséquences qui auraient tout aussi bien pu ne pas se produire, à supposer que la volonté en ait décidé autrement. La liberté s'éprouve alors dans l'indépendance des déterminations spatiales, temporelles ou autres et elle choisit sans influence. Marque de notre puissance à nous soustraire à toute détermination, de choisir même le pire quand nous voyons le meilleur, la liberté d'indifférence apparaît comme liberté absolue.

L'acte gratuit manifeste au mieux la liberté d'indifférence et on peut à tout moment, semble-t-il, en faire l'expérience. L'acte gratuit est un acte sans motif décelable, purement arbitraire, dont l'existence dépend uniquement de la volonté de celui qui l'a produit. Preuve d'une liberté absolue de l'homme, c'est en ce sens que semble devoir s'interpréter le meurtre que commet Lafcadio, le héros des *Caves du Vatican*, de Gide. Assis dans un train face à un vieillard qu'il ne connaît pas, Lafcadio a l'idée, afin de se prouver qu'il est absolument libre, de commettre un acte purement arbitraire, et décide, sans aucune raison, de jeter le vieil homme hors du train. C'est la volonté de faire l'expérience d'un acte purement immotivé, que rien ne justifie, sinon le fait de vouloir, qui pousse Lafcadio à assassiner son voisin de compartiment.

Mais si le libre arbitre semble s'expérimenter et être l'objet d'une certitude intuitive, est-il pour autant réel : comment savoir que l'expérience faite du libre arbitre n'est pas illusoire ?

L'âne de Buridan, placé entre une écuelle d'eau et un seau d'avoine, et ayant autant soif que faim, se laisse mourir sans jamais réussir à se déterminer. Si une totale indétermination ne se transforme jamais en choix, c'est donc, de façon corollaire, que là où il y a choix, il y a détermination. Est-ce à dire que la liberté n'est qu'une apparence d'indétermination ?

Ne pas connaître les causes qui nous font agir ne signifie pas que nos actions ne sont pas déterminées. Nous faisons tous l'expérience de découvrir des raisons à des actions passées qui paraissaient inexplicables au moment de l'acte. Une action consciente peut avoir son principe d'explication dans la sphère inconsciente du psychisme. La psychanalyse donne ainsi un sens à l'arbitraire en posant l'hypothèse d'un déterminisme. Le libre arbitre apparaît alors comme une illusion de la conscience. Comme le dit Spinoza dans *L'Éthique*, « *les hommes se croient libres pour cette seule raison qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par où ils sont déterminés* ». La conscience ignore que l'homme, en tant qu'il est une partie de l'étendue, est pris, comme toutes les autres choses, dans le réseau des causes et des effets, et que chacune de ses actions est un des maillons de la chaîne. Telle une pierre qui dévale une pente parce qu'on lui a donné une impulsion, et qui pourrait croire,



si elle était douée de conscience, ne devoir son mouvement qu'à elle-même comme l'établit Spinoza dans la *Lettre LVIII à Schuller*. La liberté absolue semble donc bien être une illusion de l'ignorance et il apparaît que la renonciation à cette illusion est un impératif de la lucidité.



La réflexion commune tend à identifier libre arbitre et liberté et ne comprend cette dernière que comme la capacité de se soustraire complètement aux déterminations. Elle oppose liberté et nécessité, parce que la liberté d'indifférence est l'indéterminé par excellence et fait du même coup de la liberté d'indifférence la racine de toute liberté. Mais cette assimilation est des plus discutables. Les hommes qui nous paraissent les plus libres ne sont pas ceux qui sont totalement indéterminés mais ceux qui accomplissent ce pour quoi ils semblent être faits. En ce sens, Spinoza affirme qu'est libre celui qui coïncide avec son essence et exprime sa nécessité propre : « *J'appelle libre une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature ; contrainte, celle qui est déterminée par une autre à exister et à agir d'une certaine façon déterminée* » (*Lettre LVIII à Schuller*). Plus un être est nécessaire, c'est-à-dire parfaitement soi-même, plus il est libre : Dieu, comme ensemble des modes, est ainsi l'être nécessaire et libre par excellence. Mais tout homme, en tant qu'il est une partie de l'étendue, est soumis à l'enchaînement des causes, et est nécessairement déterminé par une extériorité

qui vient alors faire obstacle à sa nécessité interne. C'est ce qui explique que l'homme est soumis à des passions, c'est-à-dire qu'il est la cause inadéquate de ce qui se passe en lui. Etre délivré de la passion, et donc de la servitude, consiste à devenir la cause adéquate de ce qui se passe en nous.

Comment dès lors, l'homme peut-il être véritablement lui-même et ainsi être véritablement libre ? Il doit s'efforcer de parvenir à une connaissance claire et distincte de ses affections, pour qu'elles cessent d'être des passions. Ainsi, un homme qui subit un amour passion devra, après en avoir eu une connaissance claire et distincte, récupérer l'énergie présente en cet amour et affirmer par là son essence. Car « *à toutes les actions auxquelles nous sommes déterminés par une affection qui est une passion, nous pouvons être déterminés sans elle par la raison* » (*Ethique*). Il faut pour cela s'attacher à connaître les lois de la nature, l'enchaînement nécessaire des causes ; seule cette compréhension permet de trouver une harmonie entre la nécessité interne de l'individu et la nécessité externe. Elle est le point de départ d'une libération par rapport à tout ce qui entrave l'affirmation de l'être propre et de la liberté de l'individu. Faire l'expérience de la liberté consiste donc à être parfaitement soi-même, dans un accord avec les déterminations extérieures et non dans une indépendance par rapport à elles.



La liberté est donc moins à mesurer selon la quantité que selon la qualité. Est libre de ses actes celui qui peut véritablement dire que ses actes sont bien lui-même et ce par quoi son être se fait. Si on ne peut pas faire l'expérience d'une liberté absolue, qui demeure à titre d'idée métaphysique, on peut néanmoins faire l'expérience d'une libération qui progresse à mesure que la connaissance s'affermir. Il faut donc à la fois supposer que nous sommes absolument libres par définition sans l'être absolument jamais concrètement et que notre existence consiste à tâcher de toujours se rapprocher de cet absolu inatteignable. En ce sens, il faut supposer que nous naissons libres pour le devenir.

« Ils ont voté ! Troupeau que la peur mène paître  
 Entre le sacristain et le garde champêtre,  
 Vous qui, pleins de terreur, voyez, pour vous manger,  
 Pour manger vos maisons, vos bois, votre verger,  
 Vos meules de luzerne et vos pommes à cidre,  
 S'ouvrir tous les matins les mâchoires d'une hydre ;  
 Braves gens, qui croyez en vos foins, et mettez  
 De la religion dans vos propriétés ;  
 Ames que l'argent touche et que l'or fait dévotes  
 Maires narquois, traînant vos paysans aux votes  
 Marguilliers aux regards vitreux ; curés camus  
 Hurlant à vos lutrins : *Doemonem laudamus* ;  
 Sots, qui vous courroucez comme flambe une bûche ;  
 Marchands dont la balance incorrecte trébuche ; [...]  
 Invalides, lions transformés en toutous ;  
 Niais, pour qui cet homme est un sauveur ; vous tous  
 Qui vous ébahissez, bestiaux de Panurge,  
 Aux miracles que fait Cartouche thaumaturge  
 Noircisseurs de papier timbré, planteurs de choux,  
 Est-ce que vous croyez que la France, c'est vous,  
 Que vous êtes le peuple, et que jamais vous eûtes  
 Le droit de nous donner un maître, ô tas de brutes ?

Ce droit, sachez-le bien, chiens du berger Maupas,  
 Et la France et le peuple eux-mêmes ne l'ont pas.  
 L'altière Vérité jamais ne tombe en cendre.  
 La Liberté n'est pas une guenille à vendre,  
 Jetée au tas, pendue au clou chez un fripier.  
 Quand un peuple se laisse au piège estropier,  
 Le droit sacré, toujours à soi-même fidèle,  
 Dans chaque citoyen trouve une citadelle ;  
 On s'illustre en bravant un lâche conquérant,  
 Et le moindre du peuple en devient le plus grand.

Donc, trouvez du bonheur, ô plates créatures,  
 A vivre dans la fange et dans les pourritures,  
 Adorez ce fumier sous ce dais de brocart,  
 L'honnête homme recule et s'accoude à l'écart.  
 Dans la chute d'autrui je ne veux pas descendre.  
 L'honneur n'abdique point. Nul n'a droit de me prendre  
 Ma liberté, mon bien, mon ciel bleu, mon amour.  
 Tout l'univers aveugle est sans droit sur le jour.  
 Fût-on cent millions d'esclaves, je suis libre.  
 Ainsi parle Caton. Sur la Seine ou le Tibre,  
 Personne n'est tombé tant qu'un seul est debout.  
 Le vieux sang des aïeux qui s'indigne et qui bout,  
 La vertu, la fierté, la justice, l'histoire,  
 Toute une nation avec toute sa gloire  
 Vit dans le dernier front qui ne veut pas plier.  
 Pour soutenir le temple, il suffit d'un pilier ;  
 Un Français, c'est la France ; un Romain contient Rome,  
 Et ce qui brise un peuple avorte aux pieds d'un homme. »

Victor Hugo, « Ils ont voté ! », *Les Châtiments*, III, 4, 1853

